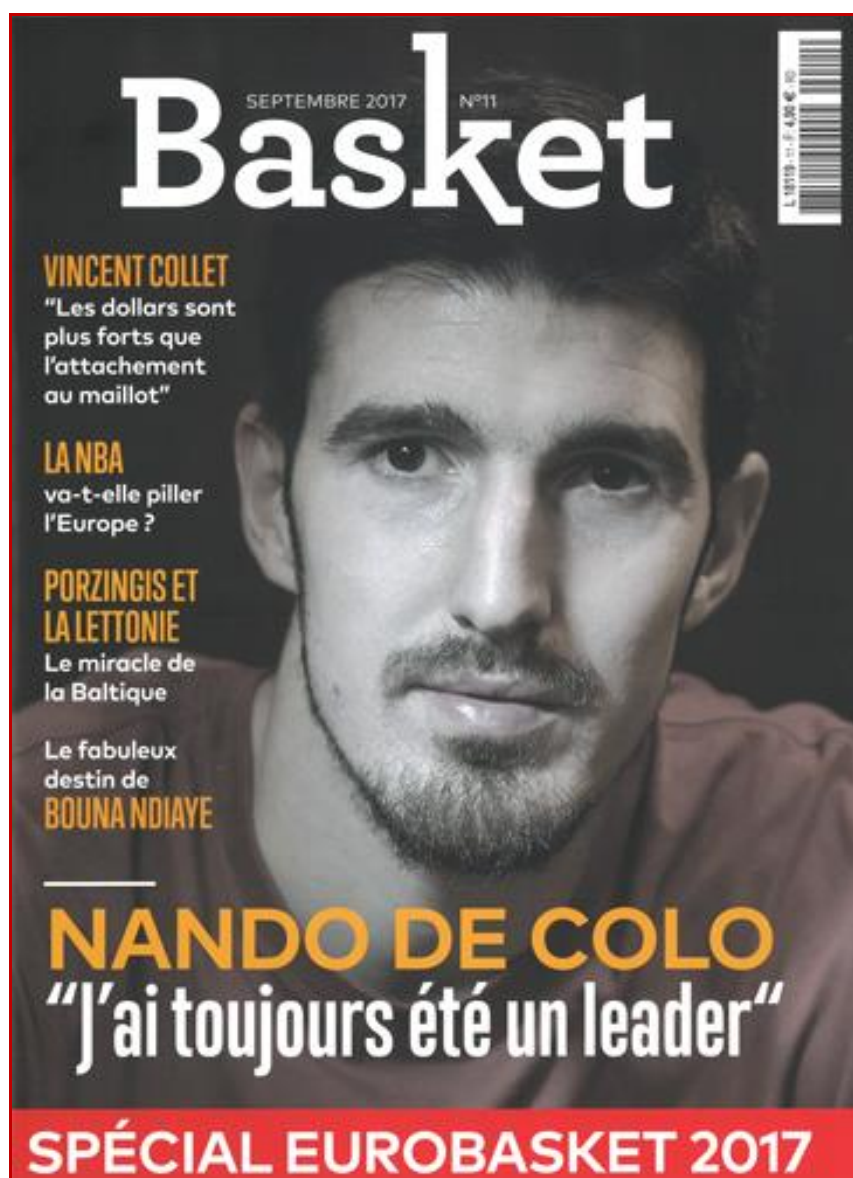
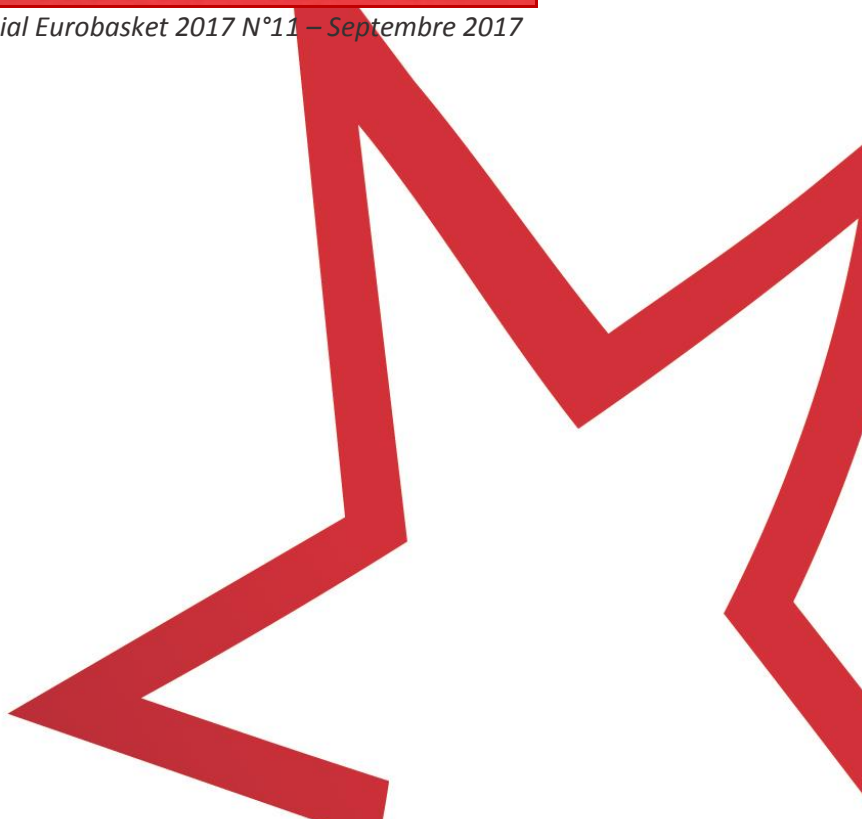


DES NOUVELLES DE :

- **NANDO DE COLO EN UNE DU "BASKET" SPÉCIAL EUROBASKET**



Magazine « Basket » - Spécial Eurobasket 2017 N°11 – Septembre 2017



NANDO DE COLO

“J’AI TOUJOURS ÉTÉ UN LEADER”

À 30 ans, Nando De Colo figure parmi les stars de l’Euroleague, et avec la retraite internationale de Tony Parker a pris les commandes de l’équipe de France. Le joueur est aussi fort que l’homme est discret. Il a accepté pour cet entretien d’évoquer son caractère et sa personnalité.

PROPOS RECUEILLIS PAR YANN CASSEVILLE



Vous êtes connu comme quelqu'un qui pose un regard lucide et intéressant sur son sport et peut s'étendre sur les qualités des autres, mais se referme lorsqu'il s'agit de parler de soi. Au fil des années, des entretiens, vous avez appris à plus vous raconter ?

Moi, je ne me raconte jamais, donc c'est simple. Ce n'est pas quelque chose dont on raffole en tant que sportif mais ça fait partie du métier. Les journalistes essaient de faire leur boulot. C'est vrai qu'au début, j'étais peut-être un peu distant avec les médias. Je répondais au minimum. Au fur et à mesure de ma carrière, j'ai pris de l'expérience, j'ai compris que plus on est ouvert avec eux et mieux ça se passe. Et c'est comme partout, il y a des bons et des mauvais journalistes. J'ai souvent eu cette question : «*Pourquoi tu ne souris jamais ?*» C'est juste que quand on vient me voir au début ou à la fin d'un entraînement, je n'ai pas la même attitude qu'en dehors du terrain. Et quand ce sont des questions répétitives, c'est compliqué de répondre les unes après les autres parce qu'on répète tout le temps la même chose. C'est pour ça que



c'est agréable d'avoir parfois des interviews qui n'ont aucun rapport avec le quotidien. Ce n'est pas que j'essaie d'en faire le moins possible avec les journalistes, c'est simplement que je réponds à ce que je pense correct et je ne suis pas le type de personnes à utiliser les médias pour faire passer des messages.

Être réservé, c'est une façon de vous protéger ?

J'essaie de faire la part des choses entre mon boulot et ma vie privée, de ne pas mélanger, même si tout le monde sait que ma famille est ancrée dans le basket (ses deux parents ont joué, sa sœur Jessie évolue à Dunkerque en N1). Je fais très attention à ça. Après, je ne suis pas non plus sous la lumière des projecteurs comme certains.

Comment décririez-vous votre médiatisation à Moscou ?

Le CSKA, sans être méchant, parce que c'est un très grand club, ça ne représente pas grand-chose dans la ville. Évidemment, les fans de basket savent ce qu'est le CSKA, connaissent les joueurs, mais à côté de ça... C'est peut-être un peu plus pour la saison écoulée mais sur mes deux premières années là-bas, si j'ai été arrêté dix fois dans la rue, c'est le maximum. La médiatisation n'est pas très importante. Déjà qu'elle ne l'est pas beaucoup en Europe en général pour les basketteurs, en Russie c'est encore moins. Et au sein de la ville, on n'a pas beaucoup de monde qui nous suit. Quand on a gagné l'Euroleague, un dimanche, on est rentré le lundi, le mardi c'était comme si rien ne s'était passé, on n'avait pas de supporters qui nous attendaient.

Après on a fait un événement pour que les supporters puissent nous rencontrer, mais c'est tout le temps les mêmes personnes et il n'y en a pas des mille et des cents non plus. Le sport en général n'est pas très représenté à Moscou. Il y a du hockey, du foot, et au basket on n'a pas beaucoup de monde qui nous suit. Les journalistes ne sont pas très présents non plus. Qu'on gagne ou qu'on perde, c'est plus ou moins la même chose. Si on compare simplement à la France, ou le basket est quand même moins représenté qu'en Espagne par exemple, la Russie est bien en dessous.

quelque chose que j'ai toujours fait, m'exprimer quand il y avait quelque chose à dire. Je n'ai jamais été le joueur qui gueule devant tout le monde pour montrer qu'il a de la voix et qui va engueuler ses coéquipiers. Quand j'ai quelque chose à dire, je vais le dire à la personne, discrètement, et on va voir comment on peut améliorer les choses. C'est aussi ce que j'attends en retour. Si quelqu'un a un point de vue différent, qu'il vienne me le dire et on cherchera à avancer ensemble. C'est ce qui s'est passé avec Miloš (Teodosić) au CSKA. S'il voyait quelque chose, il n'hésitait pas à venir me le dire

dominaient le championnat. Je pense aussi à Mickaël Mokongo. Il y avait des joueurs plus physiques, plus forts que moi à ce moment. Ma première sélection, c'était avec les moins de 20 ans, et là, j'étais l'un des joueurs majeurs. Il y a une chose que mes parents m'ont toujours dit : les équipes de jeunes, c'est très bien, mais le plus important, c'est l'équipe de France A. Quand on parle de sélection, on parle de l'équipe de France A, pas des jeunes. À une époque, de la génération 1987 il n'y avait que Fabien (Causeur) et moi en bleu. On était peut-être les seuls à ne pas avoir de médailles en jeunes, parce qu'on n'avait pas été sélectionné ou que notre génération n'avait pas eu de résultats. Au début, tu te dis : c'est dommage, ils ont tous gagné une médaille et toi tu es passé à côté de tout ça. Mais c'est plus important de se concentrer sur la carrière pro.

“À MOSCOU, SUR MES DEUX PREMIÈRES ANNÉES, SI J'AI ÉTÉ ARRÊTÉ DIX FOIS DANS LA RUE, C'EST LE MAXIMUM. DÉJÀ QUE LA MÉDIATISATION DES BASKETTEURS N'EST PAS TRÈS IMPORTANTE EN EUROPE EN GÉNÉRAL, EN RUSSIE C'EST ENCORE MOINS.”

Être réservé est parfois perçu à tort comme un manque de personnalité, et, transcrit dans le sport, de leadership. Pourtant, vous êtes l'un des leaders du CSKA et de l'équipe de France. Vous avez toujours eu ça en vous ?
Oui. C'est quelque chose que j'ai toujours eu, que ce soit en jeune, même à mes débuts pros avec Cholet ou ensuite avec Valence. Avec les Spurs, c'est une autre histoire, parce qu'on connaît la hiérarchie de l'équipe, c'est compliqué de se dire leader quand il y a déjà le Big Three (Parker, Ginóbili, Duncan) et le coach (Gregg Popovich). Mais c'est

et c'est comme ça qu'on a appris à jouer de mieux en mieux ensemble.

Dès qu'Erman Kunter vous a lancé en Pro A, avec Cholet, à 19 ans, vous avez été performant. Pourtant vous n'aviez pas été sélectionné en équipe de France U16 puis U18. Comment l'expliquez-vous ?
Pour les jeunes, ça marche beaucoup, avant tout, au physique et au moment présent. À l'époque, sur les postes 1-2, il y avait Aldo Curti, très tanké, Marc-Antoine Pellin, très rapide, qui défendait très fort. Des joueurs qui étaient peut-être déjà à maturité et qui

Après avoir gagné un EuroBasket, une Euroleague en étant MVP, qu'est-ce qui vous anime ?

Il y a toujours une étape en plus à franchir. J'ai gagné trois fois la VTB League, certains l'ont gagnée cinq fois. Il faut aller chercher le plus loin. L'Euroleague, c'est pareil. Cette saison, on voulait le back-to-back, on voit que c'est très compliqué. L'envie d'en gagner plus, c'est aussi quand on perd, parce qu'on se dit qu'on a envie de regagner. J'ai eu la chance d'avoir quasiment fait au moins une finale chaque année. Avec Cholet, la Semaine des As et la Coupe de France la première année, la coupe d'Europe (EuroChallenge) la deuxième année, à Valence la première année l'Eurocup, la deuxième année la finale de l'Euro avec l'équipe de France, derrière encore la finale de l'Eurocup, ainsi de suite jusqu'à aujourd'hui. On en veut toujours plus. Après, c'est vrai qu'au bout d'un moment, le corps devient

compliqué à soulever, j'en parlais encore ce matin avec Fabien. Cette saison, c'est la première fois où c'était très compliqué.

Cet été, plusieurs joueurs passés de l'Euroligue à la NBA, comme votre ancien coéquipier au CSKA Aaron Jackson, ont critiqué le rythme et le calendrier des saisons européennes. Vous qui avez connu l'Europe et l'Amérique, une saison en Euroligue est-elle plus fatigante qu'une saison en NBA ?

(Du tac au tac) Oui ! C'est beaucoup plus fatigant. D'abord, la NBA fait le maximum pour les joueurs, et en plus les franchises font le maximum aussi pour leurs joueurs afin qu'ils n'aient qu'à penser au basket. C'est ce que j'ai constaté aux Spurs : c'est un club qui met vraiment les joueurs en avant et qui fait tout pour qu'ils évoluent dans les meilleures conditions. Alors qu'en Europe, déjà, on est sur deux championnats. Me concernant,

en Europe avant d'aller jouer. En plus de ça, certes en NBA il y a beaucoup de matches, mais en Europe on n'arrive pas loin du nombre à la fin de la saison, et on a beaucoup d'entraînements. Tous les jours, deux heures d'entraînement où, à 10-15% près, on est sur le même rythme que les matches. Derrière, on n'a pas les infrastructures qu'on peut trouver aux États-Unis. Donc oui, cette saison a été très compliquée. On se lève le matin, on a mal partout, il faut aller deux heures avant à l'entraînement faire les soins pour essayer que notre corps ne nous lâche pas, et arrivé en fin de saison on se dit qu'on a vraiment besoin de repos. Dans la saison, quand on a un jour libre, on est content, mais on se dit : je préfère continuer sur ma lancée et m'entraîner. Parce

rapides parce qu'on a gagné 3-0 à chaque tour, mais on a dû attendre l'autre finaliste, comme la deuxième demi-finale est allée en cinq matches. La VTB a rajouté une journée de break en plus. Aaron Jackson s'est plaint, je le comprends : si on fait le maximum pour finir en trois matches et que les autres vont en cinq, c'est leur faute s'ils n'ont pas de repos ! Ça nous a fait finir le 15 juin. Ça ne m'a pas permis de caler en avance mes vacances. Je voulais partir une semaine avec ma femme et ma fille, ça a été compliqué. On est rentré en France, on est allé au zoo de Beauval, deux jours à Disney, avant de rentrer dans le Nord pour le week-end de mes 30 ans, ensuite on a laissé notre fille chez mes parents pour se faire deux jours en amoureux sur Paris. Ensuite on est parti cinq-six jours en Espagne pour préparer le mariage de la sœur de ma femme, et dans la foulée à Fréjus. Ça nous a permis d'avoir quelques jours où on se posait vraiment. Je suis remonté sur Tignes, où j'ai un camp de basket, j'ai passé trois jours avec les jeunes, ensuite j'ai fait la première journée du camp d'Arras, avant de retrouver l'équipe de France le soir. Même si c'est off niveau basket, ça enchaîne pas mal. J'ai coupé la première semaine, mais après j'ai repris un peu de course, à Valence j'allais en muscu tous les matins, pour reprendre le rythme.

Lorsque l'on regarde l'évolution de votre carrière, on remarque que vous avez été dirigé par des coaches de renom. Lequel a principalement compté ?

Beaucoup ont compté. Je commence évidemment par mon père, le premier avec qui je me suis vraiment entraîné. Mes parents sont dans le basket, les

“UNE SAISON EN EUROPE EST BEAUCOUP PLUS FATIGANTE QU'EN NBA. EN NBA, ILY A BEAUCOUP DE MATCHES, MAIS EN EUROPE, ON N'ARRIVE PAS LOIN DU NOMBRE, ET ON A BEAUCOUP D'ENTRAÎNEMENTS.”

l'Euroligue et la VTB League. Si on n'est pas dans une équipe qui a les moyens de faire certaines choses, ça devient vite compliqué. Je discutais avec Keith Langford pendant le All-Star Game de la VTB. Il m'expliquait qu'avec Kazan c'était très compliqué pour les voyages, parce que contrairement à nous, ils n'ont pas d'avion privé. Au CSKA, même si ce ne sont pas les avions qu'on peut trouver en NBA, ça reste des vols directs, c'est beaucoup plus agréable que de faire des stops un peu partout

que plus on s'arrête, plus on a envie de rester au repos. C'est pour ça que pendant l'été, même si je n'ai pas fait une préparation de fou furieux, je ne me suis jamais vraiment arrêté. Ce qui est bien avec la NBA, c'est qu'il y a le All-Star Break, une coupure au moins cinq jours de l'année. En Europe, c'est très compliqué d'avoir deux jours d'affilée.

Cet été, vous avez pu couper complètement ?

Nos playoffs ont été assez

deux sont maintenant entraîneurs. Ma mère aime beaucoup coacher, pour les matches, mon père est plus polyvalent, entraîner lui plaît beaucoup. C'est lui qui m'a fait travailler ma main gauche, mon shoot. Les fondamentaux, les bases qui m'ont permis de créer mon profil de jeu. Ensuite, s'il fallait n'en retenir qu'un, ce serait Erman Kunter. Il est arrivé à Cholet en cours de saison pour ma première année et il a lancé les jeunes, ça m'a permis de lancer

ma carrière. J'ai aussi eu la chance par la suite d'avoir Neven Spahija à Valence. C'est lui qui m'a mis sur la scène européenne, il m'a fait confiance dès notre premier rendez-vous, à Nantes, en fin de saison 2008-09. Après, même si je n'ai pas eu les opportunités que je voulais aux Spurs, Popovich reste l'un des meilleurs coaches sur la planète basket. J'ai rarement vu un coach gérer aussi bien son équipe sur le terrain et en dehors, et tout son staff en général. Et quand je

suis revenu en Europe, Dimitris Itoudis m'a donné les responsabilités que je recherchais.

Et parmi tous vos illustres coéquipiers, Parker, Ginóbili, Duncan, Teodosić, Khryapa et bien d'autres, l'un a-t-il joué un rôle particulier, de mentor ?

Je n'ai jamais vraiment eu de mentor. À Cholet, même étant jeune, j'étais déjà l'un des joueurs majeurs. À l'époque, Steed Tchicamboud arrivait de Pro B et on avait beaucoup d'Américains qui arrivaient de l'université. J'ai été content de pouvoir jouer une année avec DeRon Hayes, je l'appréciais beaucoup. À Valence, j'ai commencé à être avec des joueurs avec beaucoup plus d'expérience, j'ai eu la chance d'être avec Flo (Piétrus) pendant trois ans. C'était très agréable, c'est une personne très sympa et accessible, comme Boris (Diaw) en équipe de France, le premier contact est tout de suite facile. À Moscou, jouer à côté de Miloš Teodosić a été génial. Quand je suis arrivé là-bas, la première chose qu'il m'a dit, c'était : « Salut, ça va ? Dès que tu as un moment, on va déjeuner, pour parler. » On est allé déjeuner, il m'a éclairé sur la situation du club, comment on pouvait évoluer ensemble sur le terrain. C'est une complicité qui s'est faite dès le premier jour. On a vraiment au CSKA des joueurs géniaux. Kyle Hines, c'est un joueur qui ne dit jamais rien, mais qui est tout le temps professionnel. Aaron Jackson est dans l'émotion, ça peut partir dans un sens comme dans l'autre (il rit), mais l'avoir dans un vestiaire est super. C'est l'Américain qui s'est le plus vite familiarisé avec le style européen. En équipe de France comme en clubs, j'ai eu la chance d'être dans des équipes où ça joue bien sur le terrain et où il y a des bonnes ambiances en dehors, dans des clubs qui font attention aussi bien au joueur qu'à l'humain. 🏀

